

QUATRE IMAGES POUR UNE SÉQUENCE

Denis FABÉ
Collège de Provin

Au mois de juin, dans les établissements scolaires, l'époque est souvent à la réflexion pédagogique. On s'intéresse aux bilans et les équipes imaginent les structures de l'année suivante.

En juin 2000, au collège de Provin, les professeurs de lettres ont eu envie d'innover. Non pas pour être à la mode ni pour obéir à une quelconque injonction administrative ou hiérarchique. Non, tout simplement parce que certains en avaient assez de reproduire à l'infini des structures et des démarches dont l'efficacité restait encore à prouver. Par exemple, il nous a semblé illusoire voire dangereux de continuer à séparer des élèves sous prétexte qu'ils maîtrisaient bien, moyennement ou très mal ces savoirs que l'on dit « fondamentaux ». Lors de débats jubilatoires et houleux, nous avons émis quelques réserves sur les dispositifs de remédiation en acte dans notre collège. En cette fin d'année, qu'était donc devenu le groupe des faibles ? Avait-il réussi à progresser, avait-il rattrapé son retard ? Et Sophie, vivait-elle mieux le collège, alors qu'elle avait si mal à sa lecture ?

Force était de constater que les écarts s'étaient creusés et que peut-être, les relations entre élèves d'une même classe s'étaient peu à peu dégradés.

Nous avons donc décidé d'expérimenter un dispositif nouveau en sixième, seuls les professeurs volontaires participeraient à l'expérience.

Nous serions donc deux professeurs pour une classe. Deux heures dans la semaine, ces professeurs travailleraient ensemble dans un même lieu et s'occuperaient de 24 élèves. Deux adultes pour être attentifs aux plus en difficultés, pour construire ensemble, pour observer et s'observer. Ces collègues devraient donc

se connaître et sans doute, avant toute chose, partager les mêmes valeurs sans pour autant se ressembler.

Septembre 2000. Trois professeurs commencent leur année. Ceux là travailleront à deux, dans deux classes de 6^e.

Pour l'instant, ce long préambule technique ne parle pas d'images. Il n'est même pas encore question d'enseignement du français. Mais si la séquence « quatre images pour... » a pu naître et se dérouler, c'est grâce à cette rencontre que Madame Crevel, notre ancienne principale, nous a permis de mettre en place.

Sylvie Meurot, Françoise Collinet et moi-même avons donc commencé. Bien que nous nous connaissions bien et que nous ayons échangé quelques activités lors des années précédentes, il nous a fallu apprendre à travailler ensemble. Se regarder sans crainte, se critiquer, se féliciter et s'encourager ont été les actes « fondateurs » de notre coopération. Les élèves eux-mêmes étaient surpris. Nous aussi. En effet, il n'a pas été si difficile de partager la parole, de se distribuer les rôles, de s'occuper d'un ou de plusieurs élèves ni de perdre un peu de ce pouvoir qu'un professeur unique exerce dans sa classe.

Au début nous n'avons fait que reprendre une séquence déjà rôdée. Elle s'articulait autour du *Coupeur de mots*, du *Supermarché des mots* d'Argili et du *Prince de Motordu* de Pef, démarches qui ont déjà été évoquées dans cette revue.

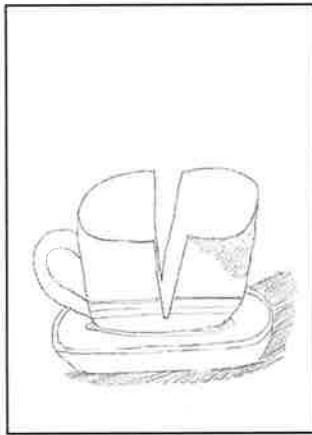
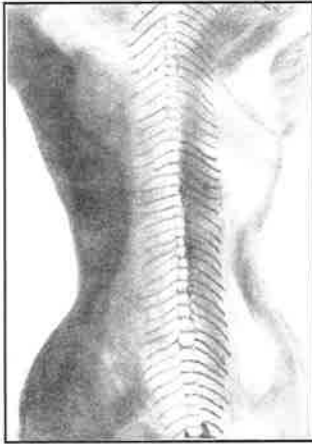
Mais c'est Pef qui nous a permis d'aller plus loin. Sylvie s'est aperçue que les élèves, tout comme Pef, dessinaient des mots tordus. « Un lapin de Noël », une « vieille grammaire » sur son fauteuil illustraient leur classeur. Elle nous a donc proposé d'animer un atelier, entre midi et une heure trente, où l'on fabriquerait des objets tordus. Et les élèves sont venus. Ce club ressemblait un peu à un atelier de bricolage. Gontran a fabriqué « une toiture de course » à moteur, Samuel a rapporté « une boîte de tartines » à l'huile d'olive et Sophie s'est évertuée à fabriquer des « fleurs de gruyère » qui, par malchance se sont très vite couvertes d'une moisissure verdâtre. Voilà donc que nous prenions tous plaisir à fabriquer des images « en vrai », comme si la poésie loufoque de Pef prenait une autre dimension lorsqu'on la réalisait. D'ailleurs les élèves ne se sont pas contentés de fabriquer. Ils ont inventé toute une série d'histoires, de jeux, de situations parfois cocasses avec leurs objets tordus. Par exemple, ils ont joué, au « jeu de filles » – têtes de barbies guillotonnées – un jeu sûrement plus drôle et plus cruel que le banal jeu de billes. Ils sont en fait entrés de plain pied dans l'univers essentiellement littéraire de Pef où les mots jouent à être d'autres mots. L'objet-image leur a permis de se frotter aux ambiguïtés de la langue et de la fiction.

Et ce succès nous a interrogés.

L'utilisation de l'image en français est souvent bien pauvre. Au mieux, le maître la propose pour aider à lire... les livres de jeunesse, voire les manuels, en sont remplis. Mais ce n'est souvent là qu'un pis-aller, puisqu'il est bien connu que c'est l'acte de lire des mots écrits qui importe dans la classe de français. Parfois on décortique cette image en plans, en motifs, en jeux de couleurs. On fait alors de la grammaire d'image et l'on empiète maladroitement sur le travail du professeur d'art plastique.

Parfois aussi on en dessine pour dire sa compréhension d'un texte, pour rendre compte d'une recherche sur une affiche que l'on accrochera au fond de la classe. Mais l'image reste trop souvent accessoire, encore trop décorative. Elle vient toujours un peu après le texte, en illustration, ce qui a été longtemps son rôle...

QUATRE IMAGES ET TROIS PROFESSEURS



« Il faudrait faire quelque chose sur l'image ! » tel a été le constat à la fin de cet atelier de mots tordus. Il fallait trouver une idée...

Or dans les salles des profs, il arrive quantité de catalogues, de programmes de théâtre, de publications multiples que l'on feuillette distraitement, entre deux cours ou autour du café.

C'est encore Sylvie qui a eu l'idée...

Un matin elle est arrivée avec le programme de la Rose des Vents, de Villeneuve d'Ascq.¹ Chaque année, cette salle de théâtre publie son programme toujours illustré de photos de grande qualité. C'est une brochure assez luxueuse. Pour la saison 2000-2001, les images choisies sont très particulières. Ce ne sont pas des photos de mise en scène, mais des images qu'immédiatement on qualifierait de surréalistes. La photographe a interprété les titres ou le contenu des pièces sans en faire une illustration immédiate².

Sylvie nous a dit : « Voilà, j'ai trouvé le thème de notre prochaine séquence... » et de feuilleter avec nous la brochure.

Première image : le dos nu d'une dame dont la colonne vertébrale est remplacée par des arêtes de poisson. Le fond est bleu.

Deuxième image : une tasse cassée en deux, le café a débordé. Le fond est gris.

Troisième image : un pied couvert de plumes. Le fond est orange.

Quatrième image : un nounours à l'œil disproportionné. Le fond est rouge.

Plus d'autres images que nous n'utiliserons pas.

Françoise et moi avons feint l'enthousiasme, avouons-le. Ainsi présentée, même si nous trouvions les images assez belles, l'idée de construire une séquence à partir de ce catalogue nous a un peu effrayés.

Mais nous nous sommes mis à travailler.

L'idée première a été la suivante. Nous ne voulions pas faire de l'image un simple accompagnement de textes, même si dans la brochure, le rapport au rédactionnel est une des problématiques de la photographe.

Nous voulions au contraire que l'image soit au centre des démarches didactiques que nous allions proposer. L'expérience des objets tordus nous avait bien montré que la construction d'images par les élèves ouvraient des pistes nouvelles que nous n'avions pas tout à fait exploitées. L'image devrait donc être un point de départ à partir duquel lecture, écriture, dessin et observation d'autres images s'articuleraient.

Nous ne ferions pas non plus un simple cours de grammaire de l'image. D'ailleurs la simplicité apparente des photos ne s'y prêtait guère.

En fait nous voulions imaginer une séquence où image et textes se nourrissent les uns les autres. Beau programme... et pour l'appliquer, il fallait tout inventer.

D'abord, il nous a semblé évident de nous interroger sur le choix de ces photos. Pourquoi avaient-elle séduites notre collègue ?

Sans doute parce qu'elle étaient énigmatiques. Leur compréhension n'était pas donnée d'emblée. Il fallait les observer attentivement et surtout négocier des sens possibles. De fait, elles pouvaient ouvrir des espaces de références très différents et nous conduire sur des pistes divergentes.

1. La Rose des Vents, scène nationale, Boulevard Van Gogh – 59650 Villeneuve d'Ascq.

2. Nous ne pouvons reproduire ici les photos : les droits de reproduction demandés par la photographe se sont avérés exorbitants pour notre revue et notre association. J'ai donc proposé à mes élèves de redessiner les images...

Elles étaient simples en apparence. Pas de profondeur, des fonds unis, un seul objet. Mais cette simplicité ne signifiait en rien vacuité. Les rapports de couleurs, le choix des cadrages ne semblaient pas innocents.

Elles semblaient aussi raconter des histoires, comme ces pièces de théâtre qu'elle tentaient d'illustrer : en fait des images idéales pour un cours de français, des images pour parler, pour écrire, pour lire et aussi pour dessiner.

LA SIRÈNE ET LES TROIS PROFESSEURS

Donc, nous nous sommes mis à observer chaque image.

La première, celle du dos nu aux arêtes nous a permis de comprendre qu'une image ne se regarde pas en toute simplicité. En rester à la simple description est terriblement réducteur. D'ailleurs chacun a donné son interprétation.

Moi, j'y ai vu une sirène. Une belle femme de dos, des arêtes de poisson, une femme poisson : donc une sirène. Une sirène plutôt terrible d'ailleurs, ses arêtes semblent si tranchantes... J'ai pensé à Ulysse. Puis, bien sûr, j'ai évoqué la si tendre sirène d'Andersen et celle un peu mièvre de Walt Disney. Françoise elle s'est souvenue d'un conte des Seychelles où les dauphins se transforment en femme quand ils s'échouent sur le sable. J'ai retrouvé aussi un conte Inuit où les sirènes sont des êtres doubles, des fées généreuses à condition de ne pas les toucher.

Nous avions là une première piste : Nous pourrions explorer un mythe et essayer de construire avec les élèves l'image de la sirène au travers de contes, de récits de l'antiquité, d'images et de films.

Sylvie elle, a eu une toute autre lecture. Peintre et professeur, elle a été sensible à la construction en collage de l'image. Elle nous a donc apporté un poème-image de Desnos, *L'Araignée à Moustaches*. Pour elle, cette photo de sirène est plutôt celle d'un monstre composite. C'est là un grand thème de la peinture au cours des siècles : vases grecs, bestiaires du moyen âge, jusqu'à Annette Messager et ses animaux monstrueux. Ensemble nous avons retrouvé le Minotaure, la chimère, la licorne, les satyres, le sphinx... Nous abordions ici un autre thème où images et textes se mêlent intimement.

Ces deux points de vue, même s'ils diffèrent sur bien des aspects nous ont aidés à comprendre qu'une image pour nous, professeurs de français en construction de démarches didactiques, était avant tout provocatrice de discours. Ici, et nous ne sommes pas enseignants de lettres pour rien, c'est à un discours culturel hyper référencé que nous nous sommes adonnés. L'image en soi, l'image comme objet esthétique signifiant par lui-même, celle qui parle à l'émotion, n'a pas été une voie que nous avons immédiatement explorée. D'ailleurs le projet de la photographe, lié par la commande du rédacteur de la brochure, a plus joué sur le rapport image et texte que sur une démarche plastique autonome.

A ce point de nos réflexions, nous n'avions construit qu'une banque de textes et d'images mais encore rien sur leur mise en œuvre dans la classe. Nous étions bien conscients que notre « arrière plan culturel » ne pouvait en aucun cas être celui de nos élèves. Il fallait donc trouver le moyen pédagogique pour les faire entrer dans cet emboîtement de références afin qu'ils acquièrent à leur tour cette « culture » qu'on avait à leur « transmettre ».

LA SIRÈNE ET LES ÉLÈVES...

Je vais donc décrire ici la démarche que nous avons mise en place dans nos deux classes. Françoise d'abord, moi ensuite. Sylvie, elle, est donc le professeur en plus... celle qui vient deux heures par semaine.

Nous avons distribué à chacun des élèves une brochure³, afin d'identifier le type de livre qu'ils avaient sous les yeux. Très vite ils ont reconnu un catalogue de théâtre...

Ensuite, chacun a ouvert la page de « la sirène » (bien sûr nous n'avons jamais prononcé ce mot) et tous avaient à répondre à la question : que voyez vous ?

Voici des extraits retranscrits de leur réponse :

- C'est un homme !
- Mais non c'est une femme ! Elle n'a pas le dos musclé.
- C'est une femme avec des arêtes de poisson.
- C'est une femme avec une colonne vertébrale en arêtes de poisson.
- C'est un dos de femme, donc c'est une femme. C'est des arêtes de poisson, donc c'est un poisson. J'en déduis que c'est une femme-poisson.
- Si c'est une femme poisson c'est une sirène !
- Ce n'est pas une sirène. Les vraies, elles ne sont pas comme ça ! Elles ont une queue !
- On la voit pas la queue !
- Moi je dis que c'est une sirène, parce que le fond est bleu. Et bleu c'est comme la mer.
- Si ! C'est une sirène. Elle serait en train de se transformer en sirène. D'abord son dos puis ça descend et c'est sa queue !
- Alors là je comprends.
- Oui, en fait, elle se serait transformé en femme pour aller voir son prince et puis, comme elle en a marre, elle plonge et à ce moment là elle se retransforme en sirène.
- C'est comme une métamorphose.
- Non c'est une sirène ! (...)

Le débat a été houleux mais somme toute, tout le monde est tombé d'accord. C'était bien une sirène. Nous les profs, nous étions rassurés. On le voit ici, il y a plusieurs moments dans l'analyse de l'image. D'abord les élèves tentent un essai de description où les éléments de l'image sont décrits l'un après l'autre. Sauf le fond qui n'apparaît qu'à la fin.

Ensuite ils commencent à relier les éléments entre eux et cherchent à expliquer l'image. Enfin, il y a interprétation de l'image et négociation du sens. A la toute fin, Gontran commence un récit calqué sur Walt Disney... La référence culturelle se met en place. Il faut dire que c'est un fils de prof...

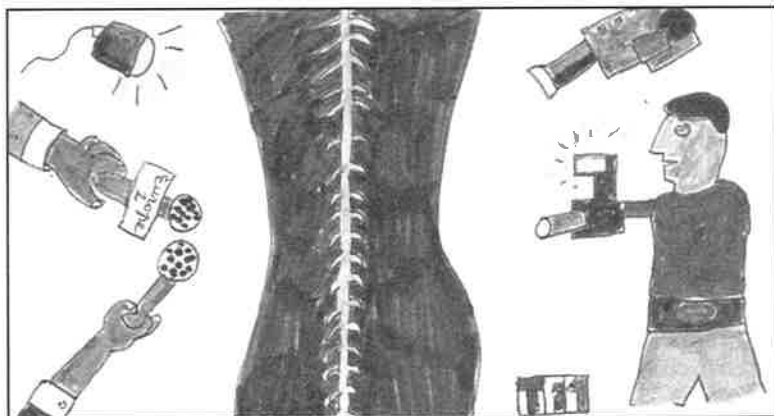
Pourtant, à les entendre, la sirène pour beaucoup d'élèves est un personnage un peu flou. On sait qu'elle vit dans la mer et qu'elle a une queue de poisson. C'est tout ! Même le dessin animé de Walt Disney est peu connu...

3. Nous avons eu la chance de pouvoir obtenir 50 exemplaires du programme. Mais il est aussi possible de travailler sur transparent. En effet, la Rose des Vents est en rupture de stock, nous les avons dévalisés... Nous tenons à les remercier de leur aide.

Nous aurions pu, à ce moment distribuer nos textes, mais c'était peu faire cas de l'image de départ. Nous avons préféré, par le dessin et par l'écriture, que chacun invente son récit de sirène. Ainsi ce personnage flou, sans histoire, deviendrait-il personnage de fiction, les textes littéraires venant compléter et construire ce mythe qui traverse notre culture.

Nous leur avons donc demandé de redessiner la sirène telle qu'elle est sur l'image, mais de la placer dans un décor qui n'a peut-être rien à voir avec la mer.

Ainsi, nous avons eu la sirène au supermarché, dans le bus, au garage, à l'école, à la plage, dans un train, en ville, à Paris, dans une bibliothèque, à la télé etc....



Ensuite, chacun a présenté son dessin. Comme le propose Gianni Rodari dans sa *Grammaire de l'Imagination*⁴, l'image ainsi recrée, recontextualisée de façon provocante, devient un « binôme imaginaire » provocateur d'imaginaire. Que peut donc faire une sirène devant des caméras ? Et si c'était la dernière sirène du monde ? Et si c'était une star de la pub ?

Les élèves, lors d'un échange collectif, ont inventé des histoires. Je ne résiste pas à reproduire ici le texte de Mathias, après amélioration :

L'histoire de la sirène congelée...

Il y a quelques années, on découvrit dans un supermarché du Nord de la France, un spécimen de poisson bien étrange. C'était une sirène. Elle avait été pêchée par un chalutier de la mer du Nord et avait été aussitôt congelée.

Quelques jours plus tard on la déposa sur un étalage du rayon poissonnerie, à moitié cachée par des algues fraîches.

Comme la température du magasin était un peu élevée, la sirène commença à se réchauffer. Elle ouvrit un œil. Un peu surprise, elle voulut s'éclaircir la voix. Elle se mit donc à chanter. Mais sa voix puissante affola les clientes nombreuses à cette heure-là. Toutes sortirent en se bouchant les oreilles. On aurait dit que leur tympan allait éclater.

4. Rodari G., *Grammaire de l'Imagination*, éd. Messidor La Farandole.

Mais les hommes eux, n'eurent pas la même réaction. Ils se sentaient attirés par cette voix fascinante. En quelques secondes, ils entourèrent la sirène.

Mais la femme poisson que le chant avait complètement réveillée, sentit que sa faim devenait terrible. Comme d'habitude, elle dévora tous les hommes qui l'écoutaient... Un seul survécut, il était sourd.

Je ne sais pas si Mathias connaissait l'histoire d'Ulysse avant d'écrire la sienne, en apparence oui... Pourtant, je l'ai interrogé mais il m'a affirmé que non. Est-ce un « vieux fond culturel » qui rejaillit ici ? Je ne peux rien affirmer.

Mais il est vrai que des histoires ont été échangées : certaines drôles, d'autres plus poignantes : celle par exemple d'un amour malheureux entre une sirène et un garagiste un peu bourru.

Il est clair que ce travail de dessin puis d'écriture a permis d'incarner dans des mots ce qui n'était au départ qu'une icône vide de sens. L'autre partie de la démarche que l'on pourrait qualifier d'acquisition culturelle pouvait alors commencer.

Nous avons donc distribué à chaque groupe un texte différent racontant une histoire de sirène : une version raccourcie de la Petite Sirène d'Andersen, un extrait de l'Odyssee, un conte inuit et un conte des Seychelles. Chaque groupe devait lire le texte, se le raconter afin de pouvoir, en dernier lieu, le restituer sans le lire à l'ensemble de la classe.

Pendant qu'un groupe parlait, les autres élèves devaient noter ce qu'on apprenait sur les sirènes, leurs mœurs et leurs habitudes ; leurs pouvoirs, leurs qualités et leurs terribles défauts.

L'objectif affiché était de fabriquer une fiche documentaire sur les sirènes, en tenant compte de tous les textes lus ou entendus.

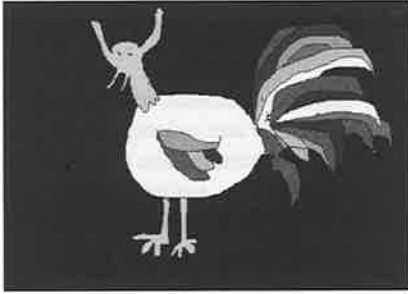
A la toute fin de cette première partie chacun des élèves s'est retrouvé avec un petit recueil de textes où l'on retrouvait à la fois Mathias et Homère, Andersen et Mélanie.

La deuxième phase de la démarche visait à faire cerner et à généraliser un peu mieux le concept d'être hybride, qui est à la fois un objet littéraire et artistique. Pour ce faire nous avons projeté deux images : l'une extraite d'un bestiaire merveilleux du moyen-âge (publié chez Découvertes Gallimard : *les sirènes*) et des installations d'Annette Messenger, artiste contemporaine. La sirène faisait partie du premier document mais elle était entourée d'autres êtres monstrueux à tête de coq, à corps de cheval, à queue de serpent. Les œuvres d'Annette Messenger différaient des précédentes parce qu'elle étaient constitués de collages entre divers animaux naturalisés (une pie renard par exemple).

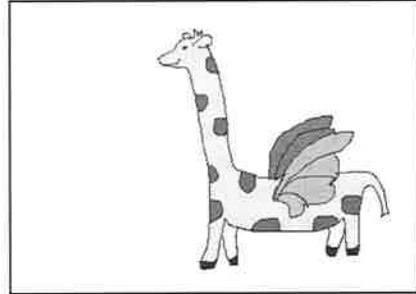
Et nous leur avons demandé, à leur tour d'inventer un monstre...

Encore une fois, le dessin (voire la sculpture pour une élève) a permis d'expérimenter par l'action et non seulement par l'observation (ce que l'on appelle lecture d'image) l'idée même de l'être hybride.

En voici deux, dessinés à l'ordinateur :



La cocargotte



la girasouris

Ensuite, nous avons distribué un dossier documentaire qui reprenait quelques monstres de l'antiquité avec leur image et un petit texte qui les présentait. Aux élèves de les lire et de construire une grille afin de rédiger leur propre texte sur le monstre qu'ils venaient d'inventer.

La cocargotte a été ainsi présentée :

La cocargotte a la tête d'un escargot, un gros corps de poule et une queue de perroquet. En hiver elle porte des chaussettes vertes : elle craint beaucoup le froid et les sols gelés.

La cocargotte habite en Inde, mais on en trouve aussi dans beaucoup d'autres pays où elle s'acclimate assez bien.

Elle se nourrit de vers de terre, de graines et d'asticots multicolores.

Certains disent que la cocargotte est un animal particulièrement brave. C'est vrai, elle adore faire des baisers collants sur les joues de ceux qu'elle rencontre.

Des journalistes ont écrit qu'un jour, en Chine, une cocargotte aurait dévoré un homme vivant. Mais de vrais scientifiques affirment que cette information est un canular. La cocargotte est très tendre.

Et la girasouris...

La girasouris est une girafe aux ailes de chauve-souris.

La journée, elle se promène dans les airs et se laisse porter par le vent. Le soir, elle se pend à l'envers par une patte et dort six heures à la suite.

Pour se nourrir la girasouris mange des abeilles et mâche des malabars.

On raconte qu'un jour, une jeune fille est allée trouver une girasouris. Elle lui a demandé de faire un tour sur son dos. La girasouris qui n'avait pas assez dormi, a malgré tout accepté. Un peu fatiguée, elle a pris la jeune fille entre ses ailes, mais au bout de quelques minutes, sans doute trop épuisée, elle a dégringolé d'un nuage et est tombée dans un lac. C'est le seul accident que l'on ait pu constater.

Mais tout le monde sait que la girasouris est très agréable. Elle aide même les facteurs et adore distribuer, dans les maisons, les lettres du jour.

Encore une fois, image, lecture, écriture se mêlaient intimement.

A ce point de la séquence et avant de commencer le travail sur la tasse... que conclure, bien sûr provisoirement, de l'intrusion de cette sirène « pas comme d'habitude » dans le cours de français ?

Cette image a été provocatrice. Parce que sa construction même est énigmatique – que font donc ces arêtes sur son dos ? Est ce une colonne vertébrale ? Mais alors, pourquoi est-elle en dehors du corps ? – elle a permis sans doute d'entrer différemment dans l'univers de la fiction et de l'imaginaire. La sirène en effet ne dit rien. C'est au spectateur, élève comme professeur, (rare égalité) de s'expliquer, de se débrouiller avec ce qu'il a sous les yeux.

Cette image a été manipulée. Découpée, décontextualisée puis replacée ailleurs, l'image a pu dévoiler d'autres sens. Tout comme ces textes que l'on tronque pour mieux les lire, l'image non plus n'est pas intouchable. La sirène est devenue fiction quand les élèves l'ont jetée hors de son élément naturel. Une sirène dans un garage... en voilà une histoire !

Les autres images enfin, celles dessinées et celles montrées, ont ouvert de nouvelles pistes. Tous ces monstres, ces être hybrides ont replacé la sirène au milieu de tous les mythes qui fondent une part de la culture. Elles ont ouvert d'autres textes à lire, d'autres images à voir, d'autres histoires à écrire.

UNE TASSE, DEUX PROFESSEURS ET UNE CLASSE

La tasse brisée elle, semblait moins porteuse de mythes et de textes déjà écrits. Il est vrai que cet objet usuel, presque vulgaire, n'a que rarement été mis en scène par la littérature.

Mais l'idée que nous avons eue est née d'un constat que chacun de nous a pu faire dans sa classe. En effet, pour un élève, toute illustration associée à un récit par exemple, ne peut en être que la version visuelle et redondante.

J'en veux pour preuve cette expérience menée, quelques semaines auparavant, en classe de troisième. J'avais donc proposé à mes élèves un album de Bruel et Pef (encore lui !) intitulé « Premières Nouvelles »⁵. Cet album joue sur le décalage maximum entre texte et image. Les illustrations qui occupent les trois quart de la page représentent une famille que l'on dit recomposée, au matin, dans la maison. Dans la première planche on aperçoit le père, encore à moitié endormi, en train d'attendre que sa tartine sorte du grille-pain. A ses pieds un chien, la tête entre les pattes. Sur le sol un fouillis de petites voitures semble avoir été abandonné par les enfants qui, à cette heure matinale doivent encore dormir. Au centre de l'image on aperçoit la mère qui prend sa douche. Une nuage de vapeur sort de la salle de bain. Sur la droite, son grand fils, un gringalet en slip et walkman, attend son tour.

J'ai donc demandé à mes élèves d'écrire l'histoire que cette première image pourrait illustrer. Tous sans exception ont écrit un récit qui reprend point par point

5. Bruel, Pef, *Premières Nouvelles*, Le sourire qui mord, Gallimard (épuisé).

les éléments de l'illustration. Seul le narrateur choisi permettait d'obtenir une quelconque variété.

Quand je leur proposé le texte de Bruel :

« Bzz ! ...Crouik ! Bzzz !

... nous présente le journal de sept heures ! Bonjour ! Ouvrons cette tranche d'information par des nouvelles de la route... La circulation est très difficile sur l'ensemble du réseau et particulièrement aux portes des grandes villes. Les bouchons ne se comptent plus !

Il faudra vous armer de patience ! Et de prudence car la pluie est au rendez-vous. L'air doux et instable malgré le renforcement de l'anticyclone des Açores provoque des précipitations sur toute la moitié sud du pays. Après dissipation des brumes matinales »

Leur réaction a été presque violente : « Ça n'a aucun rapport, c'est débile ! » Et pourtant...

Et si les tranches d'informations correspondaient aux tranches de pain grillé ? Et si l'embouteillage était illustré par les petites voitures... et si les brumes matinales ressemblaient à de la vapeur d'eau sortant de la douche... Ce rapport complexe et ludique entre image et texte n'était absolument pas perçu ni même imaginé par de grands élèves de troisième. Pour eux, l'image était au service du texte et le choix des auteurs avait quelque chose de scandaleux, puisque, on le sait « une image sert surtout à ceux qui ont du mal à lire. »

Mais, revenons à nos 6^{ème}.

Nous leur avons proposé, bien sûr, d'analyser l'image, la tasse cassée, en tant que telle, mais aussi de l'associer à deux textes radicalement différents : un poème de Prévert, une nouvelle de Marcello Argili. Ainsi, nous espérions que les élèves apprendraient à problématiser le rapport texte-image pour, peut-être, découvrir qu'une image n'est pas seulement explicative mais qu'elle peut aussi avoir d'autres valeurs.

Dans un premier temps, nous avons donc donné l'image telle quelle, sans autre texte d'accompagnement. Voilà le rapport d'un groupe sur la discussion que nous avons eue.

Au début, quand on a observé l'image pour la première fois, nous avons bien vu que cette photo ne représentait pas une tasse brisée, mais une tasse découpée. C'était comme si quelqu'un l'avait sciée par le milieu.

Nous avons tout de suite imaginé que cette image pourrait illustrer un texte plutôt comique. Gontran a parlé d'un karatéka japonais furieux qui, dans un accès de colère, aurait coupé la tasse du tranchant de la main. Samuel lui, a inventé l'histoire d'un monsieur très myope qui, croyant couper sa tartine, a découpé sa tasse avec son couteau à pain.

On le voit ici, les élèves analysent assez bien la construction de l'image. Ils en restent pourtant à une interprétation, ou plutôt à une explication où se jouent

uniquement des relations de cause à effet. Si la tasse a été coupée en deux, c'est que quelqu'un l'a plus ou moins volontairement sciée, l'image n'étant plus alors que le conséquence visuelle d'un récit inventé.

Or, pour casser ce rapport de causalité un peu trop immédiat et réducteur, il fallait à tout prix, comme l'ont fait Bruel et Pef, jouer sur une association presque improbable. C'est pour cela que nous avons « accroché » la tasse au poème de Prévert : *Déjeuner du matin*.

Il a mis le café
 Dans la tasse
 Il a mis le lait
 Dans la tasse de café
 Il a mis le sucre
 Dans le café au lait
 Avec la petite cuiller
 Il a tourné
 Il a bu le café au lait
 Et il a reposé la tasse
 Sans me parler (...)

La classe était divisée en deux groupes : un groupe de « parleurs », six élèves volontaires et un groupe « d'écoutants », tous les autres. Les « parleurs » devaient expliquer en quoi cette image illustrait le poème, « les écoutants » eux, devaient prendre des notes sur ce qui était dit. Les écoutants devaient rester silencieux mais pouvaient noter sur leur fiche les idées qu'ils pourraient exprimer par la suite.

Je recopie ici, la prise de notes de Justine :

Le poème parle d'une tasse (mais il n'y a pas de lait)
 C'est le déjeuner, du café, c'est le matin.
 Le matin, des fois ça ne va pas.
 La tasse brisée c'est comme un cœur brisé.
 Le texte se répète.
 Les larmes de la fille ont brisé la tasse. Ça renvoie au cœur brisé.
 Le fond de l'image est gris. Ça représente la pluie de dehors. Ça représente aussi la tristesse de cette fille parce que le gris est triste.
 La fumée blanche de l'image : ça pourrait être la fumée de la cigarette.
 L'ombre de l'homme qui s'en va.
 La tasse est brisée en deux. La tasse est ronde comme un cœur. C'est vraiment un cœur brisé.
 Et si la tasse c'était l'amour ?(amour = boire le café à deux.)
 L'image est symbolique.

Rajouté par Justine

L'ombre blanche et le gris c'est l'amour qui est parti en fumée.

Peu à peu la portée symbolique de l'image se dessine. Au début de la conversation, les élèves ont cherché un rapport d'évidence :

« On voit bien dans le texte qu'il y a une tasse et du café... ».

Mais peu à peu, l'analyse a glissé du sens propre au sens figuré, de l'image à la métaphore.

« La tasse brisée c'est comme quand on dit un cœur brisé »

Cette phrase a été un moment clef du débat où l'image a quitté son statut d'illustration, pour prendre celui plus complexe, de l'image comme interprétation « décentrée » du texte.

On repère aussi ce mouvement dans les tentatives d'analyse de l'arrière plan. Du gris associé à la pluie, on passe au gris-tristesse, au gris-fin de l'amour.

Nous avons recommencé la même démarche mais cette fois sur autre texte : *Sébastien Parfait Citoyen* de Marcello Argilli⁶. Cette courte nouvelle raconte la vie banale et terriblement réglée de Sébastien, le plus parfait des citoyens. Sans personnalité, cet homme obéit à ses supérieurs et organise sa vie selon un rituel immuable.

Or, un jour la machine se casse et Sébastien bascule dans la folie.

« Un matin (eh bien, oui, que voulez-vous, c'est ainsi), Sébastien trempa son croissant dans son bain, avec son café il se lava le bout du nez, il acheta au kiosque le métro et bondit dans les journaux. Toute la matinée à la cantine il travailla d'arrache-pied, et consacra l'après-midi à dévorer des spaghettis. Après quoi, oubliant sa fiancée, dans le cinéma il fit quelques pas, donnant le bras à un chocolat glacé. Le soir, installé bien au chaud sur la télé, il regarda une heure le canapé, et à dix heures, allez hop ! au bureau. »

Je reproduis ici le rapport d'un autre groupe rédigé à partir des notes de chacun.

Quand on a lu le deuxième texte, on s'est aperçu que l'image pouvait être comprise encore d'une autre façon. Dans la nouvelle « Sébastien parfait citoyen, » l'auteur raconte d'abord la vie monotone de Sébastien. Le fond gris de l'image pourrait illustrer cette monotonie. Le gris n'est pas agréable, c'est une couleur fade et il n'y a rien qui ressort.

La tasse brisée explique bien le texte. Comme dans Prévert le personnage met du café dans une tasse mais ce n'est pas le plus important. Tout à coup, la vie de Sébastien change. Il commence à mélanger les choses. Il se trompe dans ses habitudes et à la fin plus rien ne fonctionne. D'ailleurs il finit à l'hôpital. Sa vie est brisée comme une tasse. Plus rien ne marche. Le texte veut peut être dire qu'il ne faut pas toujours faire comme les autres et qu'il faut être soi-même sinon on risque d'avoir sa « vie brisée ».

Il est étonnant de constater comment les élèves se débarrassent très vite des problèmes de proximité entre thème du texte et thème de l'image. Seul le « signifié » est gardé, l'image devenant alors un autre discours sur le texte où s'illustrent symboles, métaphores, sens figuré, voire message politique.

6. Argilli M., *Nouvelles d'Aujourd'hui*, Castor Poche.

A la lueur de ces deux exemples, on est tenté de dire que l'image, si elle ne se contente pas de simplement faire voir ce qui est dit par les mots, peut aider l'élève à se construire un discours sur le texte. On n'est plus dans l'illustration comme soutien de lecture, on n'est plus tout à fait dans la grammaire de l'image, on est, me semble-t-il, au cœur d'une activité classique du cours de français : le discours critique sur le texte.

C'est sans doute en proposant une distance « énigmatique » entre l'image et le texte qui l'accompagne, que nous avons peut-être permis aux élèves de formuler leur interprétation et de faire ce vrai travail de lecteur que propose Umberto Eco.

Pourtant, il y a encore du chemin à parcourir... Dans un sujet extrait des annales du brevet 2001, l'image semble encore être totalement subordonnée au texte qu'elle est censée illustrer. Le texte est ce même poème de Prévert que nous avons étudié avec nos élèves de sixième. L'illustration est un dessin de Willemot.. On y voit une femme qui pleure, une table avec des restes d'un petit déjeuner, un homme qui sort, un manteau de pluie sur le dos. La question sur cette image était la suivante :

Bernard Willemot a illustré le texte de Prévert.

Relevez cinq éléments qui lui ont permis de réaliser son dessin.

Sans commentaire...

Je ne décrirai pas ici avec le même souci du détail les travaux que nous avons proposés sur les deux autres images. J'en présente le déroulé rapide en annexe.

Je voudrais simplement évoquer les grandes lignes des démarches que nous avons choisies. Pour ce qui est du « pied ailé », nous avons fait incursion à nouveau dans les mythes antiques et dans les grands contes français. Nous avons aussi essayé de construire avec les élèves des photos et des textes autobiographiques sous un titre un peu surprenant : mes pieds au collège.

Quant à l'ours, nous avons conduit les élèves à interroger cette « icône » on ne peut plus chargée de sens. Nous leur avons donné à lire des images d'enfance, des images publicitaires, des images violentes aussi, celles d'une enfance saccagée magnifiquement illustrée cette fois par le texte « Otto » de Tomi Ungerer.

A la toute fin de cette séquence comment vraiment conclure ?

Sans doute en disant que nos bricolages sont encore bien imparfaits. Mais s'il y a une chose que nous avons bien comprise, c'est que l'image dans la classe de français reste encore un vaste chantier à exploiter.

Certes, il est absolument nécessaire que les élèves apprennent à mieux lire une image. Ils doivent comprendre les enjeux d'un cadrage, d'une couleur d'un angle de vue. Ils doivent en connaître le mode de production, et sa situation « d'énonciation ». C'est un enjeu presque moral que nous partageons, bien sûr avec le professeur d'art plastique, mais aussi avec tous les professeurs d'un même établissement.

Je souhaite que l'illustration continue à être une aide à la lecture : elle fait respirer le texte et le lecteur. Un vrai beau livre bien imprimé peut encore donner le goût de lire.

Mais il reste à l'image à s'inventer une place dans le cours de français. Elle est en perpétuelle concurrence avec le texte. Elle s'affronte aux représentations des

élèves, à celles des parents, et bien sûr à celles des enseignants : l'image que l'on regarde, le dessin que l'on fait, le film aussi, voilà qui ne ressemble pas trop à du travail légitime...

Pour ce faire, il ne suffit pas de décréter l'image comme lieu d'apprentissage. Il est plutôt urgent d'inventer des dispositifs où l'image n'est plus seulement un accessoire agréable. Images à manipuler, images à construire, images à associer, images complexes sollicitant le discours, images et textes, textes et images... La gamme est vaste et nous n'avons donné ici que de tout petits exemples. Mais étrangement, ces exemples là ne sont en rien exotiques. Ils ont un petit goût de déjà vu tant ils ressemblent aux travaux sur les textes que depuis des années on peut lire dans la revue *Recherches*...

ANNEXE

Activités sur « le pied ailé » sous forme de sommaire...ou de fiche-outil

1) ANALYSE DE L'IMAGE EXTRAITE DU PROGRAMME.

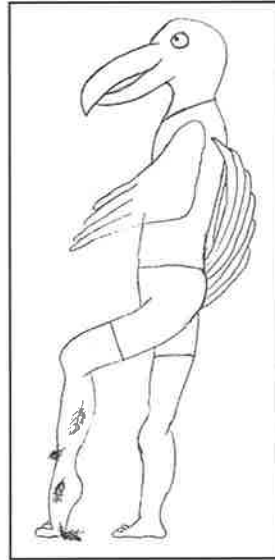
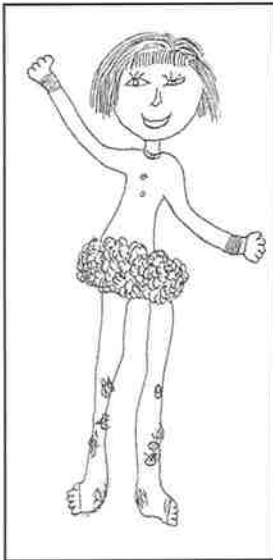
Consigne : Et si on complétait l'image ?

Vous pouvez continuer le dessin. Il n'est pas obligatoire que ce pied appartienne à un humain. Vous pouvez aussi l'inclure dans un décor.

Le dessin fait, inventez un titre et expliquez en quelques lignes « l'histoire » que cette image illustre.

Photocopies de dessins et de textes avec jeu d'appariement.

Exemples :



Le nouveau Tutu en plume

C'est l'histoire d'une dame qui va danser. Elle met son tutu en plumes. Mais elle danse beaucoup et très vite. Petit à petit les plumes du tutu se détachent. Ce qui ne l'empêchera pas de finir son ballet.

Le toucommme

Il y a une trentaine d'années un journaliste argentin partit faire un reportage dans la jungle. En cours de route il rencontra une magnifique femelle toucan. Elle était tellement belle que le journaliste en tomba amoureux. Au bout de quelques mois, ils eurent un magnifique petit toucommme.

Analyse des images et des textes inventés.

Consigne : Quels types d'histoire avons-nous inventés ? A quels genres peuvent-ils appartenir ?

Consigne d'écriture : Parmi tous les dessins et tous les scénarios écrits, choisissez une histoire que vous raconterez sous forme de récit au passé.

2) DES RÉCITS « DE PIEDS »

a) Lecture : texte puzzle : Dédale et Icare.

Consigne 1 : Recomposez le texte. (travail de groupe)

Distribution d'une bande dessinée reprenant le récit.

Consigne 2 : Ensuite, en utilisant les personnages de la bande dessinée, faites une fiche sur chacun des personnages du texte.

Consigne 3 : Quel rapport voyez-vous entre l'image du programme et l'histoire que nous avons lue ?

b) Lecture/écriture/image

Une « aventure » d'Hermès, d'après *Les Dieux de l'Olympe* de Nadja. (Ecole des Loisirs) Les élèves ont un texte lacunaire, les illustrations racontant les passages manquants. Or les dessins de Nadja sont humoristiques alors que le texte est sérieux.

Consigne : A l'aide des images, complétez le texte qui manque.

Quels problèmes posent les illustrations ?

c) Quelques contes à lire : Cendrillon, le chat botté, la paire de chaussures, etc. :

Consigne : Vous allez lire au moins un de ces contes. Je vous propose de repérer les passages qui parlent des pieds et nous ferons un petit recueil sur le thème :

« le pied dans les contes ».

3) FABRIQUER DES IMAGES PHOTOGRAPHIQUES EN CLASSE DE FRANÇAIS.

a) Observation de photos : des artistes photographient des pieds. *Pied de plume, pied de plomb* : Editions du centre Pompidou.

Consigne : Vous avez devant vous neuf photographies qui représentent des pieds. Essayez d'associer à chaque image le texte de présentation qui l'accompagne. Vous remplirez la fiche où l'on vous demande le nom du photographe, et la description rapide de l'image.

b) Enquête dans le collège menée par les élèves à partir des photos exposées dans le hall.

Quand on vous montre ces images, à quoi pensez-vous ?

c) Image et texte autobiographiques : « Mes pieds au collège ».

Quelle photo faire ? Pourquoi faire cette photo ? Quel texte narratif, explicatif puis-je écrire pour expliquer mon image ?

Quel angle de vue ? Couleur ? Noir et blanc ?

d) exposition de tous les travaux (textes, photos, images créées)

Activités sur l'ours sous forme de sommaire.

1) OBSERVATION DE L'IMAGE PARMIS D'AUTRES IMAGES

Analyse de quatre photos d'un ours prises sous des angles différents : pour une approche de la grammaire de l'image. Ours en peluche.

Quels effets ? Quels changements de sens imposent le changement de prise de vue ?

2) L'OURS UNE ICÔNE DE L'ENFANCE :

- a) **Analyse** de quatre publicités. Une publicité Nestlé pour de la nourriture pour bébé
 une publicité pour une émission d'Arte sur l'enfance maltraitée
 une publicité pour des jouets éducatifs.
 une publicité pour une voiture.⁷

Consigne : Ressemblances et différences entre les publicités.

Quel est le but des auteurs des publicités ?

Pourquoi utiliser l'ours en peluche dans une publicité ?

7. Toutes ces images, tout comme les textes ; les travaux d'élèves, sont repris dans un Cdrom que les élèves (...et les professeurs) fabriquent parallèlement à ce travail.

b) Fabrication d'une publicité.

A partir de photos, de dessins, de représentations de l'ours en peluche récupérées dans des livres, d'autres publicités... chaque groupe invente une campagne publicitaire avec slogan...

3) LECTURE LONGUE

« Otto » de Tomi Ungerer. Ecole des loisirs. Cet album évoque l'histoire d'un ours en peluche témoin de l'atrocité de la deuxième guerre mondiale.